

## Chrastil (Rachel), The Siege of Strasbourg

Harvard University Press, 2014, 320 p.

Franck Burckel

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2469>

DOI : [10.4000/alsace.2469](https://doi.org/10.4000/alsace.2469)

ISSN : 2260-2941

### Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

### Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2016

Pagination : 457-458

ISSN : 0181-0448

### Référence électronique

Franck Burckel, « Chrastil (Rachel), The Siege of Strasbourg », *Revue d'Alsace* [En ligne], 142 | 2016, mis en ligne le 01 octobre 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2469> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.2469>

---

mais aussi les actions de détail. Ce n'est d'ailleurs pas uniquement un atlas, mais bien une histoire de cette guerre qui contenait en germe celle de 1914, comme l'a rappelé en 2014 un colloque tenu au Musée de Gravelotte.

Jean-Noël Grandhomme

CHRASTIL (Rachel), *The Siege of Strasbourg*, Harvard University Press, 2014, 320 p.

L'historienne américaine Rachel Chrastil a publié en 2014 un ouvrage en langue anglaise dédié au siège de Strasbourg de 1870. Pour ce faire, l'auteur a exploité l'ensemble des sources disponibles, tant en langue française qu'allemande. Outre les nombreux ouvrages publiés depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, l'auteur a consulté les sources d'archives et des manuscrits inédits. Elle s'est plus particulièrement arrêtée, en les citant largement, sur les mémoires de Frédéric Piton, de Rodolphe Reuss et de Catherine Weiss, rare témoignage connu d'une strasbourgeoise. Concernant la critique des sources, si l'auteur questionne de rares fois les écrits des militaires, notamment les silences d'Uhrich, elle semble accorder sa confiance aux mémoires des civils, pour lesquelles elle prend fait et cause, même les assertions pittoresques de Gustave Fischbach.

M<sup>me</sup> Chrastil démontre sa maîtrise de l'histoire européenne des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, et de la guerre franco-prussienne de 1870-1871. De même, ses recherches approfondies sur le Strasbourg de 1870 lui permettent d'en dresser un portrait détaillé. Seules quelques approximations mineures peuvent lui être reprochées, comme le fait d'attribuer les fortifications de la ville au seul Vauban, oubliant de mentionner Daniel Specklin.

Si l'auteur relate, sans oubli majeur, le déroulement du siège de Strasbourg, force est de constater qu'elle consacre peu de lignes aux combats eux-mêmes, les militaires ne l'intéressant que dans leur interaction ou leur impact sur les civils. De son propre aveu, dès sa note initiale, son essai est centré sur la population civile assiégée. De ce fait, les évènements servent avant tout de fil rouge pour comprendre une population confrontée aux dilemmes moraux assurant sa survie.

Il résulte de ce parti pris un déséquilibre net dans le texte, où des faits importants sont tout juste cités au profit de longs exposés sur la notion de guerre juste ou l'émergence du mouvement humanitaire. De cette manière, le manque de munitions de Werder, l'empêchant de poursuivre le bombardement à outrance au-delà du 27 août, est tout juste mentionné. À force de voir centré le récit sur les assiégés, le lecteur finit par se sentir lui-même enfermé avec l'auteur derrière les murs de Strasbourg, espérant des nouvelles du monde extérieur pour suivre le cours de la guerre. Pour mieux comprendre les Strasbourgeois de 1870, M<sup>me</sup> Chrastil est parfois tentée de se livrer à l'exercice hasardeux de « psychanalyse historique », attendu que la chose soit possible. . .

Le livre de Rachel Chrastil procède donc moins d'un ouvrage sur le siège de 1870 que d'un essai sur l'histoire des mentalités, et plus particulièrement sur le sort des civils, hommes et femmes, dans les guerres contemporaines. Plutôt que « Le siège de Strasbourg », l'auteur aurait pu prendre comme titre « 1870, Strasbourgeois assiégés » ce qui aurait mieux reflété le contenu de son livre. Cet ouvrage s'adresse donc moins à un lectorat qui veut connaître dans le détail le déroulement du siège de 1870 qu'à des personnes intéressées par l'évolution de l'art de la guerre à partir des Lumières, Strasbourg y étant érigé en cas d'école.

Franck Burckel

LÉONARD (Elda et Gérard), *Kaiser-Kurzel. Guillaume II et Courcelles-Chaussy*, Editions des Paraiges, 2014, 80 p.

L'intérêt de Guillaume II pour les ruines du Haut-Koenigsbourg, qu'il fit restaurer à sa manière afin de s'en servir dans sa politique de germanisation de l'Alsace est bien connu. On ignore le plus souvent, en revanche, que le *Kaiser* avait aussi un pied-à-terre en Lorraine, à Courcelles-Chaussy, à quelques kilomètres de Metz. C'est cette réalité qu'évoque ce petit ouvrage, qui s'ouvre sur une notice de Fritz Hoffet (pasteur alsacien du village au début du XX<sup>e</sup> siècle, père de Frédéric Hoffet, auteur de la célèbre *Psychoanalyse de l'Alsace* en 1951), que l'on aurait aimé commentée et non livrée telle quelle au lecteur car il s'agit d'un document où perce à chaque ligne le militantisme protestant et allemand de l'auteur. Après une biographie compréhensive, voire complaisante de Guillaume II – un pauvre estropié qui a connu bien des malheurs, citation de Frédéric Mitterrand à l'appui –, le livre continue sur une autre notice, au ton évidemment différent de la première car rédigée par le chanoine Antoine Sutter, curé de Pange. Il est là question du château d'Urville, que le jeune empereur acheta en 1890 à Courcelles-Chaussy.

Venu pour la première fois visiter son acquisition à l'occasion des manœuvres de septembre 1893, Guillaume II fait aménager une gare « impériale » pour sa commodité, joue au *gentleman farmer* en visitant les fermes qui faisaient partie du lot, inaugure en personne le nouveau temple protestant en octobre 1895, fonde un hospice (*Wilhelm-Viktoria-Stift*) et une maison de diaconesses, également école protestante. En tout il est venu quatorze fois à Urville. Après quelques généralités sur la Grande Guerre, Elda et Gérard Léonard terminent sur quelques pages joliment illustrées – comme l'ensemble du volume d'ailleurs – sur la mémoire de cette parenthèse impériale dans un paisible village du pays messin. Cette partie patrimoniale est peut-être la plus intéressante et clôt de manière heureuse cet ouvrage quelque peu composite.

Jean-Noël Grandhomme